UNE SURPRISE

Au moment où le voleur est à se déchausser, il entend une voix de l'intérieur lui crier :—Garde tes bottes, mon vieux ; faut que tu viennes à la police avec moi.

SOINS A DONNER AUX ANIMAUX

Sans vouloir humilier la race humaine, quoique je sois forcé d'avouer que la supériorité comme instinct et développement serait certainement en faveur des derniers, il y a de grands points de rapports entre l'éducation des enfants et l'éducation des animaux.

Sans songer aux nombreuses exceptions qui peuvent se présenter à la force de leurs paroles prises au mot, les médecins disent souvent : " Si l'enfant ne veut pas manger, laissez-le, ne vous en inquiétez pas ; quand il aura faim, il saura bien manger : laissez-le bouder sur son ventre."

Ces arguments peuvent très bien réussir avec certains enfants d'organisation robuste, mais on ignore le nombre d'enfants qui sont tués par ce régime.

J'ai connu une petite fille de quatre ans qui s'était légèrement brûlée à la langue ; les aliments en passant lui occasionnaient une douleur assez vive, et elle mit dans sa petite tête de ne plus manger. Le médecin dit : " Laissez-la : elle n'est point malade de l'estomac ; elle saura bien manger quand elle aura faim."

Il est évident que, lorsque son petit estomac lui tira, elle avala quelques bouchées de potage, qui le calmaient, et en même temps ravivaient la douleur de sa langue ; en même temps, cet estomac s'habituant à peu ingurgiter, l'enfant devint triste. On la grondait, au lieu de chercher à la distraire, de peur de la gâter ; au bout de huit jours, elle avait maigri, elle était devenue pâlotte, et avait pris l'habitude de manger comme un oiseau ; il fallut changer de système, et lui céder, c'est-à-dire chercher à la distraire, à l'égayer, au lieu de la gronder ; on lui remit des récompenses, si elle mangeait, on lui conta des histoires, et elle finit par se remettre. Il y a des enfants plus entêtés, et qui se laisseraient plutôt mourir que de céder. Que d'enfants meurent au moment où on les sèvre, parce qu'on use de trop de rigueur ! Combien d'autres sont rachitiques en contractant des maladies pour leur vie, parce qu'on les laisse pleurer et crier !

Il en est de même pour les animaux. Il ne faut pas se butter avec eux, si l'on ne veut risquer de devenir cruel. Un vétérinaire m'a raconté qu'un chien lui était mort dans les mains dans une contraction nerveuse pour ne pas avaler une purgation qui lui déplaisait ; peut-être l'aurait-il prise de la main de son maître, ou par la douceur.

Le griffon, par exemple, de race pure, est d'une grande intelligence, mais on n'en fait rien par la brutalité. J'en ai eu deux successivement, et dans les commencements j'ai essayé de les corriger, comme on me conseillait, pour les dresser. Je n'arrivais à rien, sinon à les faire devenir hargneux, et vindicatifs.

Par la parole, le raisonnement je suis arrivée, d'abord à leur faire prendre des habitudes de propreté absolue ; ainsi mon chien actuel, s'il lui arrive peut-être deux fois dans l'année de s'oublier, encore est-ce vraiment le résultat d'avoir été enfermé trop longtemps ; je n'ai qu'à lui faire voir du doigt, et à lui répéter :

—Tu as été sale ! Oh ! le vilain sale ! vilain sale !...

Il est tout d'abord honteux et se cache comme s'il avait reçu cent coups de fouet. Alors j'ajoute :

—Allons ! tu ne le feras plus ? viens demander pardon !

Aussitôt, il sort de sa cachette avec un frétillement de queue, mais la tête encore basse, s'approche en contournant, et avec des mines des plus expressives, vient me lécher la main ; et il ne recommence plus !

Je le laissais monter sur des fauteuils munis de housses fanées. On me dit : " C'est une mauvaise habitude que vous lui donnez ; vous ne pourrez plus l'empêcher de monter sur de beaux meubles ; donnez-lui un bon coup de cravache, chaque fois ! "

Je m'en suis bien gardé, comme on peut l'imaginer, car je ne le frappe jamais. Quand on a retiré les housses, je lui ai mis un coussin par terre et je lui ai dit très doucement : Couche là ; il ne faut plus monter sur les fauteuils ; non, c'est défendu maintenant... Non, il ne faut plus ! " Il a regardé les fauteuils, il s'est mis sur le coussin et il n'a jamais monté, sauf une fois ; il a essayé, et je lui ai dit : — Eh ! bien, qu'est-ce que tu fais là ? — C'est défendu ! Veux-tu bien descendre !

Il n'a plus recommencé.

Un jour, il met ses deux pattes de devant sur un fauteuil, et il me regarde pour demander la permission, je lui dis :

—Oui ! je te le permets.

Alors, il saute dedans, mais il a l'air fort étonné. Il se dit sans doute :

—Quelle capricieuse, ma maîtresse ! un jour elle veut, un jour elle ne veut pas !

Mais pour en revenir à la nourriture, c'est tout à fait à faux que j'ai entendu dire :

—S'il ne mange pas sa soupe, laissez-la lui tant qu'il la mange.

C'est faux, aussi bien pour le chien, pour le chat, pour le cheval, pour l'oiseau, etc. La bête peut avoir un motif personnel pour ne pas manger ; l'appelle personnel, avoir son estomac chargé et pas disposé aux aliments. Ou bien, la nourriture qu'on lui présente, pour un motif dont on se rend pas compte, peut-être une odeur, lui répugne. Dans ce cas, le motif de répugnance ne fera que s'accroître avec le temps. Dans le premier cas, l'attente provoquera le dégoût.

Bien sûr, la bête comme l'enfant ne se laissera pas mourir de faim, mais elle ne mangera que pour se soutenir et elle dépérira bientôt.

Il ne faut donc jamais s'obstiner à laisser plus de deux jours la même nourriture devant un animal.

Ainsi, un cheval qui laisse intacte la botte de foin qui est devant lui, vous pourriez la lui laisser huit jours tout aussi bien, il n'y touchera guère et dépérira.

J'ai vu des bestiaux auxquels on retirait une botte de foin, par exemple, dont ils ne voulaient pas ; on la leur représentait, ils la reconnaissaient parfaitement au flair. Il fallait qu'elle fut éventée pendant longtemps.

Une jeune femme qui venait de perdre sa mère, entra à mon service un jour, avec une chatte déjà âgée que cette mère aimait beaucoup.

Cette pauvre chatte était bien maigre et bien triste. Sa jeune maîtresse, qui prétendait cependant y tenir beaucoup, lui donnait certainement à manger, mais sans l'accompagner de gâteries.

—Elle ne veut pas manger me disait-elle. Tiens, voilà ta soupe d'hier, ajoutait elle, et elle lui poussait une écuelle : mange.

La bête flairait l'écuelle, regardant sa maîtresse d'un air timide, et allait se recoucher. Cependant elle vivait, elle avalait peut-être une bouchée de temps en temps, mais elle était maigre à faire pitié et avait à peine la force de se tenir sur ses jambes. Parfois elle voulait tenter de monter sur les genoux de sa maîtresse, qui la repoussait, en lui disant :

—Tu me salis ! va donc sur ton lit !

Elle me faisait pitié ; je lui portai un jour un peu de lait chaud et sucré et quelques bouchées de viande. Sa maîtresse me dit : Voilà trois jours qu'elle ne mange rien.

—Tiens, mange, lui dit-elle, le lui mettant par terre.

La bête ne mangea pas.

Je la pris sur mes genoux, la caressai en lui parlant ; je lui mis un baiser sur la tête, et je lui présentai la viande ; la pauvre chatte essaya d'avaler une bouchée, puis deux ; elle consentit à laper un peu de lait. Son estomac était tellement resserré, qu'elle ne pouvait en prendre plus à la fois. Mais le lendemain elle mangea davantage à mon instigation ; une autre personne de la maison, compatissante aussi aux animaux, l'appelait souvent sur ses genoux et la faisait manger, et au bout de peu de temps elle redevenait belle et se roulait toute joyeuse au soleil. Il faut si peu de chose souvent pour contenter une bête ou un enfant, un semblant, une petite complaisance.

Les bêtes, comme les enfants, ont besoin d'être aimées, caressées ; elles comprennent quand une atmosphère d'affection les entoure.

Beaucoup de gens ne voudraient pas faire du mal à un animal, c'est-à-dire le tuer, le malmener même, mais il ne leur viendra jamais un mot caressant à la bouche, un élan de tendresse. En général, ces personnes ont le cœur dur et égoïste, l'âme sans délicatesse. Pour moi, je n'aurais aucun plaisir à avoir un de ces chiens qui ne s'approchent qu'en rampant et tremblant aux pieds de leur maître, pas plus que de voir un enfant sournois et craintif, des plantes contraintes en dépit de leur tempérament. J'aime à voir chacun, bêtes et gens, et mêmes plantes, jouir de son libre arbitre, avoir son quant à soi, sa volonté personnelle, tout en se conformant aux règles nécessaires à la vie sociale.

LEÇON PERDUE

M. Boileau.—Je regrette de vous voir encore sous l'influence de la boisson, Edouard. Je lisais l'autre soir qu'un homme ivre avait pris feu et avait été entièrement consumé en voulant souffler une lampe. C'est un cas prouvé de combustion spontanée. C'est là une leçon qui doit vous faire réfléchir, mon ami.

Edouard.—Pour sûr... bien fort... il n'aurait pas dû se tenir aussi sec.

UN HOMME MAL PRIS

Estelle.—Enfin, nous voilà fiancés, Maurice et moi. Je l'ai poussé au pied du mur, hier soir.

Julie.—Tiens, comme moi ! A moi, c'est avant hier qu'il a fait la promesse. En voilà un qui va rudement passer son temps entre nous deux.